

Jack London

**NAM-BOK**  
**LE HÂBLEUR**

Traduction : Louis Postif

1922

*bibliothèque numérique romande*  
[ebooks-bnr.com](http://ebooks-bnr.com)

---

**Table des matières**

---

**NAM-BOK LE HÂBLEUR.....3**

**Ce livre numérique .....30**

## NAM-BOK LE HÂBLEUR

— N'est-ce point une *bidarka*<sup>1</sup> ? Regardez ! Une bidarka, qu'un seul homme dirige maladroitement avec une rame !

La vieille Bask-Wah-Wan se redressa sur les genoux, tremblante de faiblesse et d'impatience, et regarda au large.

— Nam-Bok n'a jamais su bien ramer, marmotta-t-elle, en s'abritant les yeux du soleil et les fixant par delà la nappe miroitante. Nam-Bok a toujours été maladroit. Je me souviens.

Les femmes et les enfants partirent d'un gros rire, empreint d'une douce raillerie ; la voix de la vieille s'éteignit peu à peu, mais ses lèvres continuaient à remuer sans bruit.

Koogah leva sa tête grisonnante de dessus l'os qu'il sculptait et suivit la direction du regard sénile. Sauf de fortes embardées produites par des coups d'aviron portés à faux, la bidarka s'avavançait droit vers le rivage. L'homme qui la guidait manœuvrait avec plus de force que d'adresse ; il essayait

---

<sup>1</sup> *Bidarka*, du russe : *baïdarka*, embarcation portative faite avec des peaux tendues. (N.d.T.)

d'approcher en suivant une ligne en zig-zag, apparemment celle de plus grande résistance.

Koogah laissa retomber la tête sur son travail, et ébaucha sur la défense d'ivoire entre ses genoux la nageoire dorsale d'un poisson dont le pareil n'avait jamais sillonné les mers.

— C'est sans doute l'homme du village voisin, dit-il enfin, qui vient me demander des conseils sur la sculpture. Mais c'est un balourd ; il ne saura jamais s'y prendre.



— C'est Nam-Bok, répéta la vieille Bask-Wah-Wan. Ne reconnâitrais-je plus mon fils ? demanda-t-elle d'une voix criarde. Je dis et je répète que c'est Nam-Bok !

— Et tu n'as fait que le dire tous ces nombreux étés, représenta doucement une des femmes. À peine la glace disparue de la mer, tu viens t'asseoir ici, pendant les longues jour-

nées, et tes yeux ne quittent pas l'horizon. Tu dis, à chaque canot qui passe : « C'est Nam-Bok qui arrive ». Nam-Bok est mort, Bask-Wah-Wan, et les morts ne reviennent point. Cela ne peut être.

— Nam-Bok ! s'époumona la vieille, d'une voix si forte et si claire que tout le village en frissonna et porta les yeux sur elle.

Avec peine elle se remit sur pieds et chancela en descendant sur le sable. Elle trébucha contre un bébé étendu au soleil. La mère le fit taire et lança des insultes à la vieille, qui n'en avait cure. Les enfants se mirent à courir devant elle vers le bord, et, comme la bidarka s'approchait du rivage, les femmes y vinrent aussi. Une maladresse du rameur faillit faire chavirer l'embarcation. Koogah laissa choir sa défense de morse et, s'appuyant lourdement sur son bâton, alla voir ce qui se passait. Alors les autres hommes, par groupes de deux ou trois, lui emboîtèrent le pas d'un air nonchalant.

La bidarka vint par le travers des lames, et le ressac menaçait de la submerger. Un jeune garçon, tout nu, courut dans l'eau, saisit la proue et l'attira bien avant sur le sable. L'homme se leva et promena un regard interrogateur sur les villageois rangés devant lui. Un chandail bigarré, usé et sale, flottait sur ses larges épaules, et un foulard de coton rouge était noué autour de sa gorge, à la manière des matelots. Un béret de pêcheur sur des cheveux coupés ras, un pantalon de toile grossière et de lourds souliers complétaient son accoutrement.

Mais il n'en paraissait pas moins un personnage remarquable, aux yeux de ces simples pêcheurs du grand Delta du Yukon. Dans toute leur vie, passée sur le détroit de Behring, ils n'avaient rencontré que deux blancs : un fonctionnaire du

recensement et un prêtre jésuite égaré. C'était une pauvre tribu, qui ne possédait ni or dans son sol, ni fourrures précieuses en magasin, de sorte que les blancs passaient au loin sans s'arrêter. Par surcroît, le Yukon, au cours de milliers d'années, avait obstrué ce bras de mer avec les détritiques de l'Alaska, et maintenant les vaisseaux s'échouaient hors de vue de la terre. Aussi les navigateurs évitaient cette côte alluviale avec ses embouchures prolongées et ses immenses archipels de vase, et les pêcheurs indigènes, ignoraient qu'il existait de grands navires.

Koogah, le gratteur d'os, reculant soudain de quelques pas, s'embarrassa les jambes dans son bâton et s'étala sur le sable.

— Nam-Bok ! s'écria-t-il, en se relevant péniblement. Nam-Bok, que le vent emporta au large, et qui revient !

Hommes et femmes esquissèrent un mouvement de recul et les enfants se réfugièrent entre leurs jambes. Seul Opee-Kwan était brave, comme il seyait au chef de village. Il fit quelques pas en avant, dévisagea longuement et avec attention le nouveau venu :

— C'est bien Nam-Bok, dit-il enfin.

À son accent convaincu, les femmes gémirent de peur et s'écartèrent davantage.

L'étranger essayait de remuer les lèvres et sa gorge se contractait pour émettre des mots qui ne voulaient pas sortir.

— Là, là ! c'est Nam-Bok, croassa Bask-Wah-Wan, le regardant bien en face. J'ai toujours dit que Nam-Bok reviendrait.

— Oui, c'est Nam-Bok qui revient.

Cette fois, c'était lui-même qui parlait. Il avait passé une jambe par-dessus le bord de la bidarka, et se tenait ainsi un pied sur mer et l'autre sur terre. Sa gorge se démena de nouveau pour formuler des mots oubliés. Et quand, enfin, ils jaillirent de sa bouche, leur son était étrange et un bredouillement des lèvres accompagnait les notes gutturales.

— Salut, ô frères, dit-il, frères du temps passé, du temps qui précéda le jour où je m'en allai aux caprices du vent qui souffle de terre.

Il sortit du bateau et posa ses deux pieds sur le sable ; mais Ope-Kwan, d'un mouvement de la main, lui fit signe de reculer.

— Tu es mort, Nam-Bok, dit-il.

Nam-Bok partit d'un éclat de rire :

— Je suis gros et gras.

— Les morts n'engraissent point, reconnut Opee-Kwan. Tu as bien profité, mais cela m'étonne. Personne ne peut se mesurer avec le vent qui porte au large et revenir après de si longues années.

— Je suis revenu, répondit simplement Nam-Bok.

— Alors, tu es peut-être une ombre, l'ombre errante de celui qui fut Nam-Bok. Les ombres reviennent.

— J'ai faim. Les ombres ne mangent point.

Mais Opee-Kwan était rempli de doutes. Consterné, il se passa la main sur le front. Nam-Bok, non moins intrigué que lui, toisa d'un bout à l'autre la rangée de pêcheurs, mais nul ne lui adressa le moindre regard de bienvenue. Les hommes

et les femmes se parlaient à voix basse. Les enfants se re-tranchaient timidement parmi leurs aînés, et les chiens, le poil hérissé, flagorneurs et méfiants, le reniflaient.

— Je t'ai porté, Nam-Bok, et t'ai donné à téter quand tu étais petit, pleurnicha Bask-Wah-Wan en se rapprochant de lui ; que tu sois une ombre ou non, je vais te donner à manger maintenant.

Nam-Bok s'avavançait vers elle, quand un grognement de crainte et de menace le fit reculer. Il prononça un mot d'une langue étrange qui ressemblait à « Goddam », et il ajouta :

— Je ne suis pas une ombre, mais un homme !

— Qui d'entre nous peut comprendre les mystères ? demanda Opee-Kwan, moitié à lui-même et moitié aux gens de sa tribu. Nous vivons, et dans un soupir nous n'existons plus.

« Si l'homme peut devenir une ombre, pourquoi l'ombre ne deviendrait-elle pas homme à son tour ? Nam-Bok a été, mais il n'est plus. Cela, nous le savons, mais cette forme que nous voyons est-elle Nam-Bok ou son ombre ?

Nam-Bok s'éclaircit la voix et répondit :

— Il y a bien, bien longtemps, le père de ton père, Opee-Kwan, s'en alla et revint à la suite de longues années. On ne lui refusa pas sa place à côté du feu. On dit...

Il s'interrompit à dessein, et tous étaient suspendus à ses lèvres.

— ... On dit, répéta-t-il, appuyant sur les mots avec une intention bien marquée, que Sipsip, sa *klooch*, lui donna un fils après son retour.

— Mais il n'avait pas eu affaire au vent de terre, répliqua Opee-Kwan. Il s'en alla au cœur du pays, et il est dans l'ordre des choses qu'un homme pénètre, à son gré et aussi loin qu'il veut, sur terre.

— Et aussi sur mer. Mais ceci est une autre histoire. On dit... que le père de ton père rapporta d'étranges récits des choses qu'il avait vues.

— Oui, il en racontait d'extraordinaires.

— Moi aussi, j'en ai à vous dire, insinua Nam-Bok.

Et, comme ils hésitaient, il ajouta :

— Et je vous apporte aussi des présents.



De la bidarka, il retira un châle, d'une couleur et d'un tissu merveilleux, qu'il jeta autour des épaules de sa mère. Toutes les femmes poussèrent un soupir d'admiration et la vieille Bask-Wah-Wan chiffonna l'étoffe chatoyante, la caressa et se mit à lancer de petits cris de joie.

— Il a des histoires à raconter, murmura Koogah.

— Et il apporte des présents, surenchérit une femme.

Opee-Kwan comprit que ses gens étaient avides d'écouter ces histoires inconnues ; lui-même se sentait démangé par la curiosité de les entendre.

— La pêche a été bonne, dit-il judicieusement, et nous avons de l'huile en abondance. Viens donc, Nam-Bok et régalons-nous.

Deux des hommes hissèrent la bidarka sur leurs épaules et l'emmenèrent près du feu. Nam-Bok marchait à côté d'Opee-Kwan ; les villageois les suivirent, sauf quelques femmes qui s'attardèrent à palper le châte.

Peu de paroles furent échangées durant le festin, mais bien des regards curieux se levèrent à la dérobée, sur le fils de Bask-Wa-Wan. Il en fut gêné, non par modestie, mais parce que le relent de l'huile de phoque lui enlevait tout appétit et qu'il faisait effort sur lui-même pour dissimuler son dégoût.

— Mange, tu as faim, ordonna Opee-Kwan.

Et Nam-Bok ferma les yeux et plongea sa main dans l'énorme marmite de poisson putride.

— Là, là, ne te prive pas. Il y a eu beaucoup de phoques cette année, et les hommes forts ont toujours faim.

Et Bask-Wah-Wan trempa dans l'huile un morceau de saumon particulièrement repoussant et, avec tendresse, le passa, tout dégouttant encore, à son fils.

En désespoir de cause, quand il fut averti par certains symptômes que son estomac n'était plus aussi résistant que jadis, il bourra sa pipe et l'alluma. Les autres continuaient de bâfrer et de l'observer. Peu d'entre eux pouvaient se vanter de connaître intimement l'herbe précieuse ; parfois seulement les Esquimaux du Nord leur échangeaient de petites quantités de tabac d'une abominable qualité.

Koogah, assis auprès de lui, lui fit comprendre qu'il ne lui répugnerait point de goûter à sa pipe et, entre deux bouchées, de ses lèvres barbouillées d'huile, il suçà le tuyau d'ambre.

Là dessus, Nam-Bok se comprima le ventre d'une main tremblante et refusa de reprendre le calumet. Koogah, dit-il, pouvait le garder, car il avait eu l'intention de lui en faire cadeau. Et les gens de la tribu, se pouléchant les doigts, approuvèrent sa libéralité.

Opee-Kwan se mit sur pieds.



— Et maintenant, ô Nam-Bok, le festin est terminé, nous aimerions t’entendre raconter les choses étranges que tu as vues.

Les pêcheurs frappèrent des mains et, reprenant leur travail, prêtèrent l’oreille. Les hommes s’occupaient à façonner des lances et à graver sur l’ivoire, tandis que les femmes raclaient la graisse des peaux de phoques à fourrures et les assouplissaient, ou bien cousaient des *muclucs*<sup>2</sup> avec de minces tendons. Nam-Bok promena les yeux sur cette scène, mais elle n’offrait pas le charme que ses souvenirs lui avaient promis. Pendant toutes ses années de voyage, il l’avait embellie dans ses rêves, et maintenant il se trouvait déçu en face de la réalité. L’existence simple et morne de ces gens, pensait-il, n’était point comparable à celle dont il avait pris l’habitude. Pourtant, il se chargeait bien de dessiller leurs yeux, et une étincelle flamba dans les siens à cette pensée.

— Frères, commença-t-il, avec l’air satisfait d’un homme qui va relater des prouesses, c’était vers la fin d’un été, il y a de cela bien longtemps, que je m’en allai. Il faisait un temps aussi beau que celui-ci promet de l’être. Vous vous rappelez tous ce jour, où les mouettes rasaient la mer et où le vent soufflait furieusement de la terre, au point que je ne pus lui tenir tête. Je liai le prélarat de ma bidarka autour de moi afin d’empêcher l’eau d’y pénétrer, et toute la nuit je luttai contre la tempête. Au matin, il n’y avait plus de terre – seulement la mer – et le vent me tenait bon et m’emportait au large. Trois nuits semblables se fondirent dans la pâle aurore. Pas de terre en vue, et le vent ne voulait pas me lâcher !

---

<sup>2</sup> *Muclucs* : chaussures en peau de phoque et de morse. (N.d.T.)

« Quand survint le quatrième jour, je fus comme fou. J'avais si faim que je ne pouvais plus ramer, et la tête me tournait, me tournait, tant j'avais soif. Cependant, la mer n'était plus courroucée ; le doux vent du Sud soufflait à présent, je pus explorer l'horizon, et ce que je vis me fit croire qu'en effet j'étais devenu fou.

Nam-Bok s'interrompit pour enlever une fibre de saumon logée entre ses dents ; hommes et femmes, les mains oisives et les têtes penchées en avant, attendaient la suite.

— C'était un canot, un énorme canot. Si tous ceux que j'ai vus étaient réunis en un seul, celui-ci ne l'égalerait pas.

Il y eut des exclamations de doute, et Koogah, qui comptait de nombreuses années, hocha la tête.



— Si chaque bidarka n'était qu'un grain de sable, poursuivait Nam-Bok avec un air de défi, et s'il y avait autant de bidarkas que de grains de sable sur cette grève, elles n'arriveraient pas, ensemble, à la dimension de ce grand ca-

not que j'aperçus le matin du quatrième jour. Il était immense et, on l'appelait une goélette. Je vis cette chose merveilleuse, cette grande goélette, venir vers moi, et il y avait des hommes dedans...

— Arrête-toi, ô Nam-Bok ! interrompit Opee-Kwan. Comment étaient ces hommes ? Des géants ?

— Non, des hommes ordinaires, comme toi et moi.

— Le grand canot allait-il vite ?

— Oui.

— Les flancs du canot étaient hauts, les hommes courts, dit Opee-Kwan, posant les prémisses de son discours avec conviction. Et ces hommes, manœuvraient-ils avec de longues rames ?

Nam-Bok se mit à rire.

— Il n'y avait pas de rames, dit-il.

Tous restèrent bouche bée, et un long silence régna. Opee-Kwan emprunta la pipe de Koogah et en tira deux bouffées, comme pour s'inspirer. Une des plus jeunes femmes ricana nerveusement, et s'attira des regards de reproche.

— Il n'y avait point de rames ? demanda doucement Opee-Kwan, en rendant la pipe.

— Le vent du Sud soufflait derrière, expliqua Nam-Bok.

— Mais, au vent, la dérive est lente.

— La goélette avait des ailes... comme ça.

Il traça des mâts et des voiles sur le sable et les hommes entourèrent son dessin pour l'étudier. Il soufflait un vent vif et, pour mieux faire comprendre son esquisse, Nam-Bok saisit les coins du châle de sa mère et l'étendit jusqu'à ce qu'il se gonflât comme une voile. Bask-Wah-Wan gronda et se débattit, mais elle fut emportée par le vent jusqu'à une vingtaine de pieds sur la grève et là, à bout de souffle, elle échoua sur un morceau de bois flotté. Les hommes poussèrent des grognements de compréhension, mais Koogah rejeta soudain en arrière sa tête chenue.

— Oh ! oh ! s'exclama-t-il en riant. Quelle folie, ce gros canot ! Quelle incroyable folie ! Le jouet du vent ! En quelque direction que souffle le vent, il le suit. Aucun des hommes qui voyagent dedans n'est capable de nommer la grève où il abordera, car sans cesse il est poussé par le vent. Or, le vent, lui, va où bon lui semble, et personne n'en connaît les caprices.

— C'est exact, ajouta gravement Opee-Kwan. Avec le vent, on vogue facilement, mais contre lui, il y a fort à lutter ; puisqu'ils n'avaient pas de rames, tout effort était inutile de la part de ces hommes sur le grand canot.

— Que leur importait ? s'écria Nam-Bok d'un air courroucé. La goélette allait aussi bien contre le vent !

— Eh ! répète un peu ce que tu as dit tout à l'heure : qu'est-ce qui faisait marcher la go... go... goélette ? demanda Koogah, hésitant à dessein sur ce mot étranger.

— C'était le vent ! répondit Nam-Bok avec impatience.

— Ainsi le vent poussait la go... go... goélette contre le vent ?

Le vieux Koogah lança ouvertement une œillade à Opee-Kwan et, le rire grandissant autour de lui, il continua :

— Le vent souffle du Sud et pousse la goélette au Sud. Le vent souffle contre lui-même. Il souffle d'un côté et de l'autre à la fois. C'est très simple. Nous saisissons, Nam-Bok, nous saisissons clairement.

— Tu es un sot !

— La vérité tombe de tes lèvres, répondit doucement Koogah. J'ai mis trop de temps à comprendre : la chose est simple.

Mais le visage de Nam-Bok s'assombrit, et il égrena rapidement un chapelet de mots que les autres n'avaient jamais entendus.

Ils se remirent, qui à gratter l'ivoire, qui à racler les peaux, mais le conteur ferma hermétiquement les lèvres, puisqu'on ne voulait pas le croire.

— Cette go... go... goélette, demanda imperturbablement Koogah, elle était faite d'un gros arbre ?

— D'un grand nombre d'arbres, répliqua Nam-Bok sèchement. Elle était très grande.

Il retomba dans un sombre silence. Opee-Kwan poussa du coude Koogah, qui hocha la tête avec une admiration hésitante, mais progressive, et murmura :

— C'est très étrange.

Nam-Bok se laissa prendre au piège.

— Cela n'est rien, dit-il allègrement, ce serait bien autre chose si vous voyiez un *vapeur*. Ce qu'est le grain de sable à

la bidarka et celle-ci à la goélette, la goélette l'est au vapeur. En outre, le vapeur est en fer, tout en fer.

— Non, non, Nam-Bok, s'écria le chef. Comment cela peut-il être ? Le fer descend toujours au fond. Car vois donc ! J'ai troqué un couteau de fer avec le chef du village voisin, et hier ce couteau s'échappa de mes doigts et coula dans la mer. Il existe une loi pour toutes choses : rien ne se fait hors de la loi. Nous savons cela. Et, de plus, nous savons que les choses d'une même espèce sont soumises à une même loi et que le fer a la sienne. Retire tes paroles, Nam-Bok, afin que nous puissions encore te respecter.

— Il en est ainsi, persista Nam-Bok. Le vapeur est tout en fer et ne sombre pas.

— Non, non, cela ne peut être.

— Je l'ai vu de mes propres yeux.

— Cela n'est pas dans l'ordre des choses.

— Mais, dis-moi, interrompit Koogah, de crainte que l'histoire s'arrêtât à cet endroit, dis-moi de quelle manière ces hommes retrouvent leur chemin à travers l'océan lorsqu'ils ne voient à l'horizon aucune terre pour s'orienter ?

— Le soleil leur indique la route à suivre.

— Mais comment ?

— Au milieu du jour, le chef de la goélette prend une chose à travers laquelle son œil regarde le soleil, et alors il le fait descendre jusqu'au bord de la terre.

— Ça, c'est une sale médecine ! s'écria Opee-Kwan, pétrifié devant cette évocation sacrilège.



Les hommes levèrent les mains d'horreur et les femmes se lamentèrent.

« C'est une sale médecine. Ça ne vaut rien de se mêler de la marche du grand soleil qui dissipe la nuit et nous procure le phoque, le saumon et la chaleur.

— Et quand même ce serait une sale médecine ! lança Nam-Bok d'une voix truculente. Moi-même, j'ai regardé le soleil de la sorte et l'ai fait descendre du ciel.

Ceux qui étaient tout près de lui se reculèrent précipitamment, et une femme couvrit le visage de l'enfant qu'elle allaitait, pour empêcher le regard de Nam-Bok de tomber sur lui.

— Mais qu'arriva-t-il au matin du quatrième jour, ô Nam-Bok, insinua Koogah ; au matin du quatrième jour, quand la go... go... goélette vint vers toi ?

— Il me restait peu de force et je ne pouvais me sauver. On me prit donc à bord et on me versa de l'eau dans la gorge, puis on me donna de la bonne nourriture. Par deux fois, mes frères, vous avez vu un blanc. Ces hommes étaient

tout blancs et j'en comptai autant que j'ai de doigts aux pieds et aux mains. Les trouvant pleins de bonté, je repris courage, et je résolus de rapporter avec moi l'histoire de tout ce que je verrais. Ils m'enseignèrent le travail qu'ils faisaient, et me donnèrent des aliments copieux et une place pour dormir. Jour après jour, nous parcourions les mers et le chef faisait descendre le soleil du ciel pour nous dire où nous étions. Quand la vague était clémente, nous chassions le phoque à fourrure et je m'étonnais de les voir toujours rejeter la viande et la graisse pour ne garder que la peau.

La bouche d'Opee-Kwan se contracta violemment, et il allait flétrir un tel gaspillage quand Koogah, d'un coup de pied, le fit taire.

— Après une pêche exténuante, quand le soleil eut disparu et que le gel fit sentir sa morsure dans l'air, le chef pointa le nez de la goélette vers le Sud. Nous voyageâmes des jours et des jours au sud et à l'est sans jamais apercevoir de terre, et nous approchions du village d'où venaient les hommes...

— Comment savaient-ils qu'ils approchaient ? demanda Opee-Kwan, qui ne pouvait se contenir davantage. Il n'y avait pas de terre à l'horizon.

Le regard de Nam-Bok, fixé sur lui, s'enflamma de colère.

— N'ai-je pas dit que le chef faisait descendre le soleil du ciel ?

Koogah s'interposa et Nam-Bok poursuivit son histoire.

— Tout comme je le dis, nous étions à peu de distance de ce village quand une grande tempête éclata et, dans la nuit, désespérés et ne sachant où nous étions...

— Tu viens de dire que le chef le savait...

— Oh, laisse-moi en paix, Opee-Kwan ! Tu es un sot et tu ne peux comprendre... Comme je le dis, nous étions désespérés dans la nuit quand je perçus, dominant le rugissement de la tempête, le bruit de la mer sur le rivage. Et soudain nous touchâmes avec un formidable craquement, puis je tombai dans l'eau et me mis à nager.

« La côte était bordée de rochers avec une petite plage de très loin en très loin. Je n'avais qu'une ressource : enfoncer mes mains dans le sable et me traîner à l'abri des lames. Les autres hommes durent se briser contre les rochers, car aucun d'eux, sauf le chef, ne parvint au rivage, et, si je reconnus son cadavre, c'est grâce à la bague qu'il portait au doigt.

« Quand le jour parut, rien ne restait de la goélette. Je tournai les yeux vers la terre et m'y enfonçai afin de me procurer de la nourriture et de voir les visages des hommes. Et, lorsque j'arrivai devant une maison, on me fit entrer et on m'offrit à manger, car j'avais appris la langue et les blancs sont toujours bons. Cette maison était plus grande à elle seule que toutes celles bâties par nous et nos pères avant nous.

— Ce devait être une énorme maison, dit Koogah, dissimulant son incrédulité sous une feinte d'étonnement.

— Et sans doute beaucoup d'arbres entraient dans sa construction, insista Opee-Kwan pour se mettre au ton.

— Ce n'est rien que cela, répondit Nam-Bok en haussant les épaules avec condescendance. Il y a autant de différence entre la maison dont je parle et les nôtres qu'entre cette maison et celles que j'allais voir par la suite.

— Et ce ne sont pas des géants ?

— Non, de simples hommes comme vous et moi, répondit Nam-Bok. Pour m'aider à marcher, j'avais coupé un bâton sur lequel je faisais une entaille pour chaque personne qui vivait dans cette maison, car je m'étais promis, mes frères, de vous raconter tout cela à mon retour. Je restai de nombreux jours à cet endroit et, en échange du travail que j'y fis, on me donna de l'*argent*, une chose dont vous n'avez pas la moindre idée, mais qui est très bonne.

« Et un jour, je m'en allai pour pénétrer plus avant dans le pays. Sur mon chemin, je croisai beaucoup de gens et je fis de plus petites coches sur le bâton, afin de pouvoir les y loger tous. Alors je rencontrai quelque chose d'étrange : sur le sol, devant moi, je vis une barre de fer aussi épaisse que mon bras et, à un bon pas de distance, il y en avait une autre pareille...

— Alors tu devins riche, affirma Opee-Kwan, car le fer vaut plus que toute autre chose au monde. On aurait pu fabriquer avec cela un grand nombre de couteaux.

— Non, ce fer-là ne m'appartenait pas.

— Mais c'était une trouvaille, et l'on peut s'approprier une trouvaille.

— Pas du tout : les blancs l'avaient placé là. Bien plus : ces barres étaient si longues qu'on n'aurait pu les emporter — si longues que je ne pouvais en voir le bout.

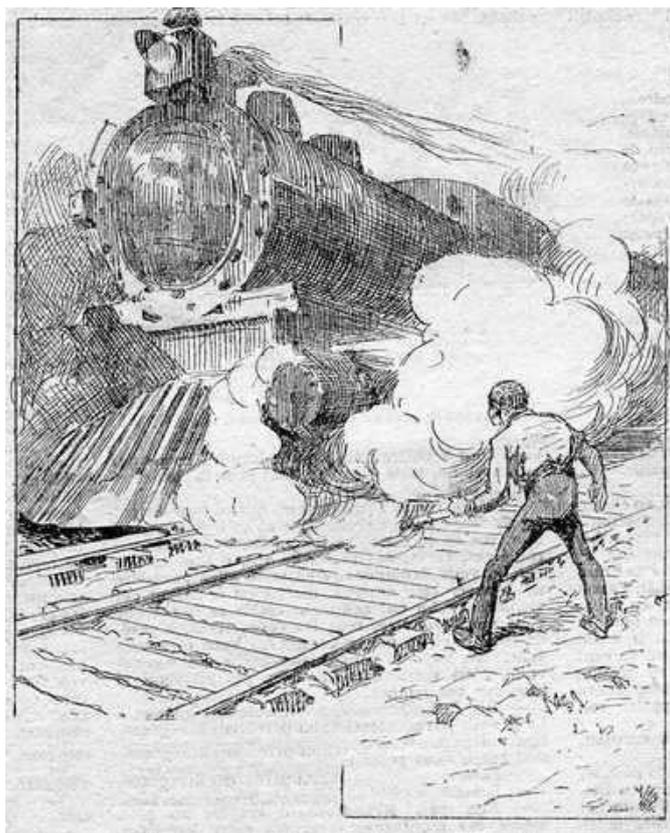
— Nam-Bok, voilà beaucoup de fer, avertit Opee-Kwan.

— Oui, et j'avais moi-même du mal à en croire mes yeux ; mais je ne pouvais nier l'évidence. Et tandis que je regardais, j'entendis...

Il se retourna soudain vers le chef :

— Opee-Kwan, tu as entendu le lion marin rugir de colère. Imagine-toi qu'il y ait autant de lions marins que de vagues dans la mer, et que tous n'en fassent qu'un seul. Les rugissements de celui-ci égaleraient le bruit de la chose que j'entendis.

Les pêcheurs poussèrent des cris d'étonnement. La mâchoire d'Opee-Kwan s'abaissa et il demeura bouche bée.



— Et au loin, je vis s'avancer un monstre gros comme mille baleines. Il n'avait qu'un œil, vomissait de la fumée et poussait de prodigieux ronflements. J'eus peur et, les jambes

flageolant sous moi, je courus le long de la voie, entre les barres. Mais le monstre arrivait avec la vitesse du vent, et je n'eus que le temps de bondir par-dessus les barres de fer, avec son haleine brûlante sur ma figure.

Opee-Kwan revint enfin de son ébahissement.

— Et alors, ô, Nam-Bok ?

— Alors, il passa sur les barres et ne me fit aucun mal ; et, quand mes jambes purent me porter à nouveau, il était déjà hors de vue. Même les femmes et les enfants n'en ont pas peur. Les hommes font travailler ces monstres.

— Comme nous faisons travailler nos chiens ? demanda Koogah avec un clignement d'œil sceptique.

— Oui, comme nous faisons travailler nos chiens.

— Et... comment élève-t-on ces... choses ? questionna Opee-Kwan.

— On ne les élève pas du tout. Les hommes les façonnent adroitement avec du fer, les nourrissent avec des pierres et leur donnent de l'eau à boire. Les pierres deviennent du feu, l'eau de la vapeur, et la vapeur de l'eau est le soufflé de leurs narines et...

— Là, là ! ô Nam-Bok, interrompit Opee-Kwan. Dis-nous d'autres merveilles. Nous commençons à nous lasser de cette histoire que nous ne comprenons pas.

— Vous ne comprenez pas ? demanda Nam-Bok, désespéré.

— Non, nous ne comprenons pas, geignirent les hommes et les femmes. Nous ne pouvons pas comprendre.

Nam-Bok pensait à la moissonneuse-lieuse et à d'autres machines sur lesquelles on peut voir des images d'hommes en mouvement, et encore à celles d'où sortent des voix humaines, mais ces évocations étaient trop élevées pour le cerveau de ses frères.

— Oserai-je dire que ce monstre de fer m'a conduit à travers le pays ? demanda-t-il amèrement.

Opee-Kwan leva les mains, la paume en dehors, en un geste de parfaite incrédulité.

— Dis toujours, dis n'importe quoi. Nous écoutons.

— Eh bien ! je me suis fait transporter par ce monstre de fer, et pour cela je donnai de l'argent...

— Tu viens de dire qu'on le nourrissait de pierres...

— J'ai dit aussi, ô fou, que l'argent était une chose que vous ne connaissiez nullement. Je me laissai donc conduire, par ce monstre, dans tout le pays et, après avoir traversé de nombreux villages, j'arrivai au plus grand de tous, situé sur un bras de mer. Les toits des maisons montaient jusqu'aux étoiles, les nuages flottaient entre eux, et partout se répandait de la fumée. Le rugissement de ce village était pareil à celui de la mer pendant une tempête, et les gens étaient si nombreux que je lançai au loin mon bâton et renonçai à me souvenir du nombre d'encoches qu'il portait.

— Si tu en avais fait de petites, lui reprocha Koogah, tu aurais pu nous donner un rapport exact.

Nam-Bok se trouva soudain vers lui, plein de colère :

— Si j'avais fait de petites encoches ! Écoute, Koogah, gratteur d'os que tu es. Si j'avais fait de petites encoches, ni

le bâton, ni vingt bâtons, n'auraient pu les contenir, non ! pas même tout le bois flottant des grèves qui se trouvent entre ce village-ci et le voisin. Et vous tous, y compris les femmes et les enfants, fussiez-vous vingt fois plus nombreux, et si vous possédiez chacun vingt mains et dans chaque main un bâton et un couteau, vous n'arriveriez pas à couper les entailles pour tous les gens que j'ai vus, tant il y en avait et tant leurs allées et venues étaient rapides.

— Le monde entier est trop petit pour contenir tout ce monde, objecta Opee-Kwan, car il était abasourdi et son esprit se refusait à saisir des nombres de cette grandeur.

— Que sais-tu du monde et de ses proportions ? interrogea Nam-Bok.

— Mais il ne peut y avoir tant de gens en un seul endroit ?

— Qui es-tu pour dire ce qui peut et ce qui ne peut pas être ?

— La raison indique qu'il est impossible à tant de personnes de tenir en un seul endroit. Leurs pirogues, sur la mer, se tasseraient les unes contre les autres et n'auraient plus de place pour voguer. Ils auraient beau, chaque jour, vider l'océan de ses poissons, cela serait insuffisant pour les nourrir tous.

— On pourrait croire que tu as raison, répondit enfin Nam-Bok : et pourtant ce que je dis est vrai. De mes propres yeux je l'ai vu, et j'ai lancé mon bâton au vent.

Il bâilla lourdement et se mit sur pieds :

— J'ai beaucoup ramé. La journée a été longue et je n'en peux plus. Maintenant, je m'en vais dormir. Demain, nous parlerons encore des choses que j'ai vues.

Bask-Wah-Wan, d'un pas boiteux et craintif, partit en avant. Elle était fière d'avoir un fils aussi prodigieux, mais, en même temps, il lui faisait peur. Elle le conduisit dans son *igloo* et l'ensevelit sous des fourrures grasses et nauséabondes.

Cependant, les hommes s'attardaient près du feu. Ils tinrent un conseil où ne s'entendaient que chuchotements et une discussion à voix basse.

Une heure passa, puis une deuxième heure. Nam-Bok dormait toujours et les conversations continuaient d'aller leur train. Le soleil du soir plongea vers le nord-ouest et, à onze heures, il était presque au nord. C'est alors que le chef et le gratteur d'os se séparèrent du conseil et allèrent éveiller Nam-Bok. Il leva vers eux des yeux clignotants et se retourna sur le côté pour se remettre à dormir. Opee-Kwan l'empoigna par le bras et le secoua avec douceur mais fermeté, pour le faire revenir à ses sens.

— Allons, Nam-Bok, lève-toi ! ordonna-t-il. Il est l'heure.

— Un autre festin ? s'écria Nam-Bok. Non, merci, je n'ai plus faim. Continuez vos agapes et laissez-moi dormir.

— Il est l'heure de partir ! tonna la voix de Koogah.

Mais celle d'Opee-Kwan se fit plus affable :

— Quand nous étions jeunes, dit-il, tu étais mon compagnon de bidarka. Ensemble, nous avons, pour la première fois, chassé le phoque et retiré le saumon des trappes. Et c'est toi qui me ramenais à la vie, Nam-Bok, le jour où la mer

se referma sur moi et m'entraînait vers les noirs rochers. Ensemble, nous avons supporté la faim et les morsures du froid, et nous nous sommes étendus sous une même fourrure et blottis l'un contre l'autre. Et, à cause de tout cela, et de la bonté dont je te suis redevable, j'éprouve un réel chagrin de voir que tu es devenu un si grand menteur. Nous ne comprenons pas, et la tête nous tourne par suite des choses que tu as dites. Ce n'est pas bien et on en a beaucoup parlé au conseil. En conséquence, nous te chassons, afin que nos idées puissent rester nettes et ne soient plus troublées par ces choses inexplicables.



Il leva vers eux des yeux clignotants.

— Ces choses dont tu parles sont des ombres, reprit Koogah. Tu les as apportées du monde des ombres, et il faut que tu y retournes. Ta bidarka est prête et les gens de la tribu attendent. Ils ne dormiront pas que tu ne sois parti.

Nam-Bok était embarrassé, mais il écoutait la voix du chef.

— Si tu es Nam-Bok, disait Opee-Kwan, tu es le plus redoutable et le plus merveilleux hâbleur qui soit au monde ; si tu es l'ombre de Nam-Bok, alors tu parles d'ombres qu'il est dangereux aux hommes vivants de connaître. Ce grand village que tu nous as dépeint, c'est, à notre avis, le village des ombres. Là, flottent les âmes des morts ; car les morts abondent et les vivants sont rares. Les morts ne reviennent pas. Jamais cela ne s'est vu, sauf dans les contes merveilleux. Il ne sied pas que les morts reviennent et, si nous le permettions, il nous arriverait de grands malheurs.

Nam-Bok connaissait bien ses gens. Il n'ignorait pas que la voix du conseil était suprême. Il se laissa donc conduire à la grève ; on le mit à bord de sa bidarka et on lui plaça une rame entre les mains.

Quelque part dans le ciel, un oiseau sauvage, entraîné vers le large, lançait son appel, et les vagues, molles et basses, se brisaient sur le sable. Un crépuscule blafard s'étendait sur la terre et sur l'eau ; au nord, le soleil brasillait sans flamme, incertain et inquiet, et autour de lui pendaient des brouillards tachés de sang. Les mouettes rasaient l'eau. Le vent de terre soufflait, vif et glacé, et des masses noires de nuages, au loin, annonçaient le mauvais temps.

— Tu viens de la mer, chantait Opee-Kwan d'une voix d'oracle, et tu retournes à elle. Les choses reprennent leur équilibre et tout est conforme à la loi.

Bask-Wah-Wan clopina jusqu'à la ligne d'écume et s'écria :

— Je te bénis, Nam-Bok, car tu t'es souvenu de moi.

Mais Koogah, poussant Nam-Bok au large de la grève, arracha le châle des épaules de la vieille et le lança dans la bidarka.

— Les longues nuits sont froides, gémit-elle, et la gelée est sujette à mordre les vieux os.

— Ce châle est une ombre, répondit le gratteur d'os, et les ombres ne peuvent te tenir chaud.

Nam-Bok se leva pour mieux se faire entendre :

— Ô, Bask-Wah-Wan, mère qui m'as porté ! appela-t-il. Écoute les paroles de Nam-Bok, ton fils. Il y a de la place pour deux dans la bidarka, et il voudrait t'avoir avec lui. Car il s'en va où il y a du poisson et de l'huile en abondance. Là, le gel ne vient point, la vie est facile et les choses en fer accomplissent la tâche des hommes. Veux-tu me suivre, ô Bask-Wah-Wan ?

Elle hésita un instant, tandis que la bidarka, poussée par le vent, s'éloignait d'elle, puis elle éleva une voix chevrotante :

— Je suis âgée, Nam-Bok, et bientôt je passerai parmi les ombres. Mais je ne désire pas m'en aller avant mon heure. Je suis vieille, Nam-Bok, et j'ai peur.

Un rayon de lumière, déchirant les ténèbres, enveloppa l'homme et le bateau d'une gloire de pourpre et d'or. Alors, tous les pêcheurs se turent et on n'entendit plus que le mugissement du vent de terre et les cris des mouettes qui volaient bas dans l'air.

# Ce livre numérique

a été édité par la

*bibliothèque numérique romande*

<https://ebooks-bnr.com/>

en novembre 2019.

## — Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : B.L., Isabelle, Alain C., Françoise.

## — Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Jack London, *Nam-Bok le hâbleur*, in *Sciences et Voyages* n° 309 à 313, 1922. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Paysage hivernal 4*, a été prise par Sylvie Savary. Les photos dans le texte proviennent de la publication de référence.

## — Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

**Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...****

— **Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).